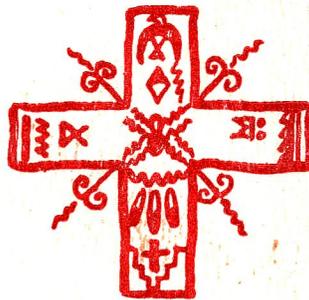


R. RUMILLY

KATERI TEKAKWITHA

Le Lys de la Mohawk
La Fleur du Saint-Laurent



Illustrations de Paul COZE

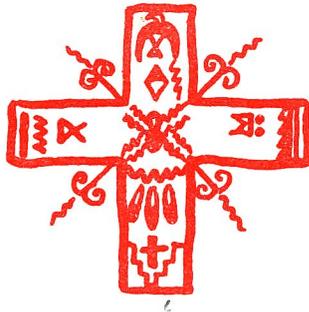
BOUASSE-JEUNE & C^{ie}
— PARIS —



R. RUMILLY

KATERI TEKAKWITHA

Le Lys de la Mohawk
La Fleur du Saint-Laurent



Illustrations de Paul Coze

BOUASSE-JEUNE & C^{te}
— PARIS —

PRÉFACE

La biographie de Kateri Tekakwitha par M. Rumilly se lit véritablement comme une délicieuse histoire de la vie sauvage dans les forêts indiennes.

La vie de cette Servante de Dieu, pendant vingt ans sur les bords de la rivière Mohawk et pendant quatre ans sur les bords du Saint-Laurent, a sanctifié les rives de ces deux grandes rivières. C'est pourquoi l'auteur donne à son livre le double titre de Le Lis de la Mohawk, La Fleur du Saint-Laurent.

Plusieurs biographies de Kateri ont été écrites en différentes langues. Aussitôt après sa mort, la réputation de sainteté de la petite Indienne se répandit dans tous le pays, et le désir d'obtenir des faveurs par son intercession a incité plusieurs personnages de marque à écrire sa vie, faire connaître ses vertus et incité aux fidèles une grande confiance en cette petite « Sainte », comme elle était appelée. Ce désir, de nos jours, grandit de plus en plus, surtout depuis que la cause de sa béatification et canonisation a été présentée à Rome, à la Sacrée Congrégation des Rites.

Ce livre de M. Rumilly est le fruit de recherches minutieuses et d'études approfondies. Le drame se déroule au village indien, derrière les palissades, dans les wigwams, les champs de blé, au milieu d'aventures de chasse et de pêche, entremêlé de sorcelleries, de danses et de conseils de guerre, de tortures

de toute sorte... L'auteur offre à notre admiration les efforts incessants de la Robe Noire pour la conversion et la civilisation d'une des plus farouches tribus de la race américaine. Le biographe, en véritable artiste, peint adroitement l'image de cette Servante de Dieu, que ses compatriotes ont appelée « la plus belle Fleur épanouie parmi les hommes ». Plût à Dieu que le jour soit proche où l'Église daignera déclarer à tous les fidèles les vertus éminentes et la sainteté reconnue de notre chère, jeune Indienne Kateri Tekakwitha.

Je suis certain que cette biographie de M. Rumilly aura grandement contribué à obtenir ce résultat si désiré et si désirable, et son auteur pourra se flatter d'avoir aidé à la béatification de notre héroïne et à sa canonisation.

JACQUES H. HILDEN,

Notaire ecclésiastique de la Cause de Kateri Tekakwitha.



L'eau tombait à verse.
L'avance des Français était lente mais inexorable.



S'ARRACHANT au plaisir d'insulter leur prisonnier, les guerriers de la famille de la Tortue s'étaient rassemblés dans une des grandes cabanes du village. Accroupis en cercle, ils frappaient rythmiquement leurs tambours d'écorce. Au centre du cercle, sous l'ouverture qui, pratiquée dans le toit, servait à la fois de fenêtre et de cheminée, une natte était fixée à quatre piliers la maintenant horizontale à un mètre au-dessus du sol. Là était couché un adolescent à l'agonie, qui gémissait faiblement.

Les femmes chantaient à tue-tête. Elles criaient si fort que la cabane tremblait. Tout ce bruit était destiné à effrayer le mauvais esprit, pour le décider à quitter le corps malade. Le sorcier ne ménageait pas non plus ses efforts. Maquillé de façon à rendre son visage horrible, tailladé, affublé de longs poils, il gesticulait, menaçait, tempêtait. Il agitait un sac plein de petites pierres, et soufflait sur les fesses de l'enfant. Celui-ci continuait d'exhaler un faible râle avec chaque souffle.

Le sorcier eut alors une inspiration. Il sortit de la cabane, et se dirigea vers celle où les anciens, en conseil, délibéraient sur le sort du prisonnier. On l'avait capturé par surprise, la veille, dans les bois, avec un compagnon; mais un guerrier impatient avait tué l'autre sur place. Le passage de ces deux Hurons ne disait rien qui vaille aux Agniers, les plus farouches Peaux-Rouges des cinq nations iroquoises;



et l'on avait interrogé le jeune homme sur ses desseins, qu'il n'avait pas voulu dévoiler. Il paraissait avoir le courage d'un vrai guerrier, et par conséquent ne dirait rien sous la torture.

Après avoir salué les quatre points cardinaux, les chefs tirèrent tour à tour, par rang d'âge, une bouffée du long calumet orné de piquants de porc-épic. Puis ils palabèrent. Ils adoraient les palabres, et bien plus encore quand s'agitait le sort d'un prisonnier. « Le Huron est fort et fier, dit un vieillard. Son regard est celui d'un aigle. Ses muscles sont durs comme ceux de l'original, et ses jambes doivent le porter aussi vite que le lièvre. Nous pourrions lui donner la vie, et en faire un des nôtres. Ainsi, il parlerait. J'ai dit. »

Car la coutume indienne était, lorsqu'on manquait d'hommes ou de femmes, de gracier des prisonniers que l'on adoptait, et qui faisaient souche dans la tribu, où ils oubliaient leurs origines. Ce fut le sort d'un certain nombre de Français et d'Anglais, hommes et femmes, qui devinrent ainsi des Iroquois ou des Sioux. Il y en eut qui, délivrés après plusieurs années, refusèrent de retourner chez leurs anciens compatriotes.

Un second chef exposa le songe fort enchevêtré qu'il avait eu la nuit précédente, où il était question d'une tête d'ours et d'une queue de castor, et l'interpréta au contraire dans le sens de la mort du prisonnier.

A ce moment, le sorcier survint et déclara que le malade guérirait par l'apposition d'un intestin d'homme fraîchement sacrifié. Le grand Esprit lui avait inspiré cette certitude, et cela emporta la décision du conseil.

Le poteau de torture avait été dressé sur une prairie, dans l'herbe où les pâquerettes mettaient çà et là des taches blanches, et les dents-de-lion des taches d'or. La prairie s'inclinait en pente très douce vers la rivière Mohawk. Sur l'eau paisible, le clair de lune jouait à traverser de reflets mauves le courant; et la rivière semblait alors parcourue de frissons subtils, à fleur de peau, comme dans l'attente d'un plaisir exquis.



Le prisonnier, dépouillé de ses vêtements pour l'humilier davantage, était lié solidement. De teint café au lait très foncé, c'était un tout jeune homme bien bâti, que l'on sentait souple et fort, avec qui l'on n'eût peut-être pas eu le dernier mot en combat singulier. Ses cheveux noirs et lisses comme l'aile d'un corbeau, maintenus par un étroit cordonnet enserrant la tête, revenaient sur chaque tempe, à plat, en forme d'accroche-cœurs dont la pointe approchait des yeux. Des yeux noirs étrangement brillants de haine et de défi. Des yeux qui devaient savoir viser à coup sûr quand, libre et l'arc à la main, le Huron marchait sur le sentier de la guerre.

Autour du captif, le village entier s'assembla. Les chefs, au centre, puis les guerriers en cercle, et derrière eux les femmes et les enfants qui, d'avance, se réjouissaient. Le prisonnier fermait à demi les paupières, pour donner à son visage une expression d'ironie.

Le chef de la Tortue prit la parole. « Le conseil, dit-il, s'adressant au prisonnier, a discuté le sort de mon frère huron. Mon frère huron est brave. Ses muscles sont élastiques, et sa vue est perçante. Le conseil pouvait lui donner une jolie fille de notre tribu en âge d'être mariée; et mon frère huron serait devenu un Iroquois comme nous, père de bons petits Agniers... » Le vieux chef s'exprimait lentement, s'écoutant parler, et surveillant l'effet produit. La foule goûtait cette lenteur savante, qui dosait le plaisir. « Le cœur de mon frère aurait-il été content ? » insinua le chef, espérant une supplication que l'on eût tournée en ridicule. Le prisonnier sourit, et sans élever la voix répondit : « Je crache sur les Iroquois. »

« ... Ouais, mon frère est très brave. Tu vas avoir occasion de montrer ta bravoure. Notre natte est teinte de sang versé par les Français, et les Hurons sont les alliés des Français. A cause de cela, nous gardons de méchantes affaires dans notre ventre. Tu vas être torturé, nous ferons du bouillon de toi, et le sorcier se servira de tes intestins pour réjouir le cœur d'un malade, et le guérir. J'ai dit. As-tu quelque chose à répondre ? »



— Si vous me tuez, chiens d'Iroquois, j'irai ce soir à la chasse dans les immenses terrains giboyeux de Manitou. Et vous, le Français viendra bientôt, avec ses canons qui lancent le tonnerre, et il détruira vos villages, et il vengera son frère huron.

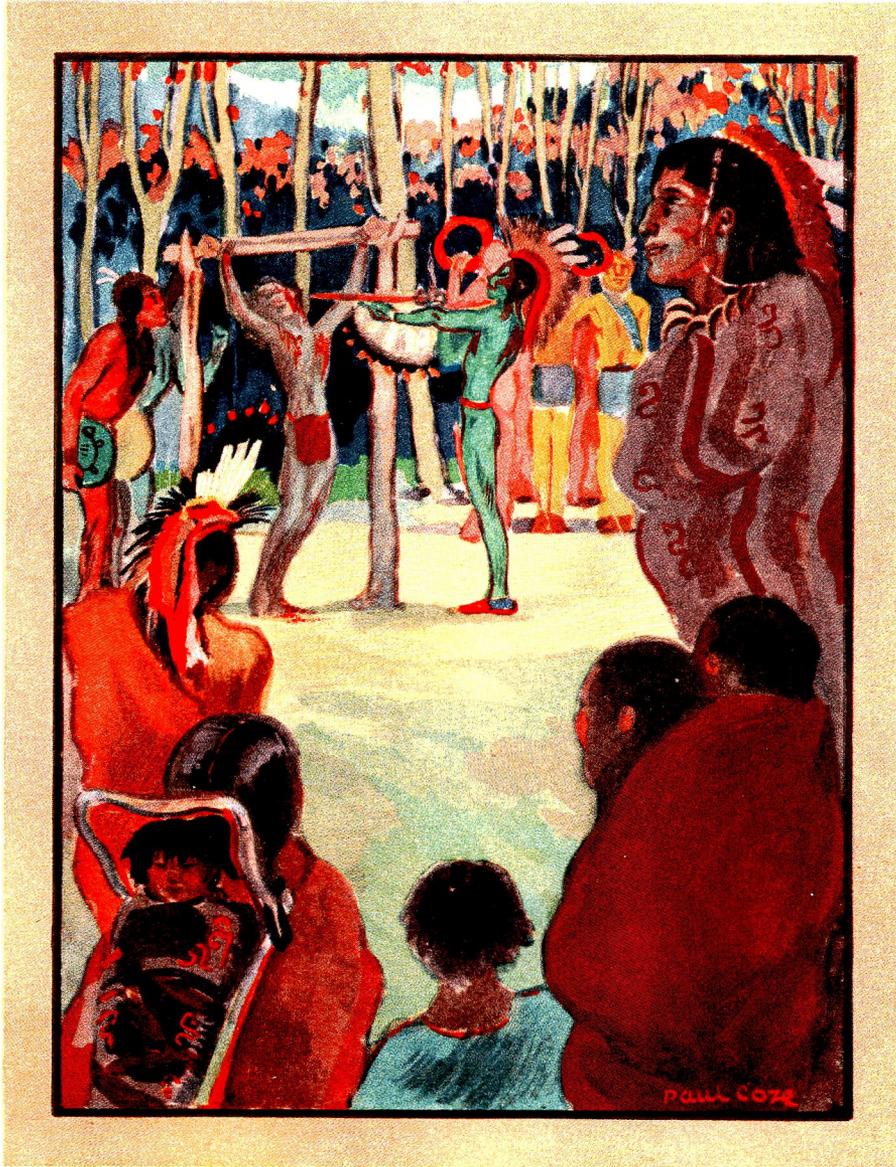
— On va d'abord t'arracher les ongles, annonça le chef. J'ai dit. » Le bourreau s'approcha, armé d'une pince rougie au feu dont une branche était plate et l'autre pointue. Il enfonça la pointe rouge sous l'ongle, qui saigna, travailla la chair en remuant l'instrument de droite à gauche, de gauche à droite, appuya sur la branche plate, et arracha l'ongle qu'il jeta aux pieds du prisonnier. Celui-ci, les yeux toujours entre-fermés, avait quelques taches blanches sur son teint de bronze, et la sueur perlait sur son corps. Mais il n'avait pas dit un mot. A voix basse, l'assistance commentait cette attitude, en connaisseurs.

L'un après l'autre les dix ongles des doigts furent arrachés. Le corps du supplicié était trempé de sueur, et sa respiration se faisait saccadée. Des derniers rangs on pouvait la suivre par le soulèvement de la poitrine et des côtes. Cette démonstration de courage était intéressante au plus haut point.

On passa aux ongles des pieds. La pointe de fer rouge s'enfonça sous l'orteil, meurtrit la chair pour ébranler l'ongle, et l'arracha. Un gémissement sortit des lèvres du Huron. Sur la foule, qui commençait à trouver le spectacle monotone, courut un « ouah » de satisfaction. Avec chaque ongle, maintenant, on obtenait une plainte.

Le chef ordonna le scalp. Un guerrier sortit le couteau de son fourreau de peau d'ours, et de la main gauche saisit à pleine poignée les cheveux noirs, au sommet de la tête. Avec une adresse qui fut fort appréciée, le couteau fit le tour du crâne, et sans toucher les os emporta d'un coup la peau et les cheveux. Les accroche-cœurs furent suspendus à la ceinture du vainqueur.

Et puisqu'on avait en mains le couteau du scalp, on en profita pour enlever des lanières de peau sur les épaules, sur la poitrine, et



Le prisonnier perdait son sang en abondance...



sur la face interne des cuisses, ces endroits étant particulièrement sensibles. Le prisonnier perdait son sang en abondance et s'affaiblissait. Sa tête retombait sur sa poitrine, et il ne faisait entendre qu'une sourde lamentation continue. Cela manquait de vie; des spectateurs bâillaient. Alors, on fit apporter par les femmes, dans des chaudières, des cendres chaudes, que l'on versa sur les plaies du crâne et du corps. Un hurlement s'éleva, et la foule tressaillit d'aise. Le Huron était réveillé cette fois. Sa face était crispée, ses flancs battaient, essouffés, et tout son corps sanglant se tordait, dans la mesure où les liens lui en laissaient la liberté.

Un guerrier fit une suggestion au chef, qui l'approuva. Les femmes apportèrent des tisons enflammés; et les hommes se serrèrent en cercle, dardant en avant d'eux les tisons. Le prisonnier fut alors délié, puisque entouré d'une circonférence de feu il ne pourrait s'échapper. Et le spectacle prit toute son ampleur.

Le malheureux dont les plaies grésillaient poussait maintenant des cris déchirants. Il se contorsionnait aussi, d'une façon grotesque. Il se traînait sur les genoux, puis s'asseyait, puis se relevait et retombait. Sa langue sortait, pendante, de sa bouche. La fête était cette fois réussie, et les enfants trépignaient de bonheur.

Les tambours entrèrent en action, monotones. Le prisonnier, à quatre pattes sur les coudes et sur les genoux, râlait. Il n'était plus en état de s'enfuir, de toute façon. Les tambours accélèrent leur rythme, et les guerriers entamèrent la danse du scalp. Des enfants se glissèrent au centre du cercle pour arracher quelques touffes de cheveux du pourtour de la tête, que le scalp avait épargnés. Une odeur de chair rôtie se répandait. Les notes stridentes d'une flûte se joignirent à la musique des tambours, dont la cadence devenait frénétique. Les femmes glapissaient. Les vieillards, accroupis, jugeaient la scène en fumant, graves comme la justice. Les guerriers tournaient comme des toupies, ivres du bruit, du mouvement, de l'odeur du sang. Le supplicié mourait à petit feu, en hoquetant;



de la bave coulait de ses lèvres sur ses doigts sanguinolents. Les marguerites et les dents-de-lion mouraient aussi, foulées aux pieds. La lune inondait la prairie de sa demi-clarté romantique. Sur la rivière Mohawk les derniers frissons du courant taquiné par les ombres s'apaisaient.

Le chef, à demi grisé aussi malgré son impassibilité apparente, permit qu'on bût de l'eau de feu; et la fête dégénéra en orgie. Le sorcier n'était pas autrement fâché qu'on oubliât son malade. Et, de fait, quand, en manière d'apothéose, le prisonnier qui gardait un semblant de vie fut enveloppé de paille et transformé en une torche, tout le monde avait oublié l'autre moribond, auprès duquel veillait Tekakwitha.



II



EKAKWITHA avait accoutumé de faire ainsi toutes les corvées, tandis que les autres enfants se mêlaient aux fêtes, voire aux débauches, des adultes. Tekakwitha, c'est-à-dire « celle qui avance en hésitant », était une fillette de dix ans, le visage plein et gracieux.

Mais la petite vérole qu'elle avait eue à l'âge de quatre ans lui avait abîmé la vue. Elle se protégeait souvent les yeux avec la couverture qui lui servait de châle, couvrant la tête et les épaules.

La petite vérole était pour les Indiens un fléau plus meurtrier que la guerre. C'est la même épidémie qui avait enlevé à Tekakwitha son père et sa mère ; celle-ci, une Algonquine chrétienne faite prisonnière près des Trois-Rivières, et qu'un Iroquois avait épousée et bien traitée. L'Algonquine n'avait jamais eu l'occasion de pratiquer sa religion avec d'autres chrétiens, mais elle lui était restée, au fond du cœur, fidèle.

« Celle qui avance en hésitant » raffolait de verroteries, de parures. Ses amies jouaient au plat, ce qui consiste à peindre en noir d'un côté des noyaux de prune, les poser sur un plat d'écorce, et les faire sauter en l'air en devinant s'ils retomberont sur le côté noir ou sur le côté brun. Elle, enfilait des coquillages ou des perles pour se faire des colliers ou des bracelets. Il arrivait qu'à l'issue du jeu, une fillette lui demandât les colliers, qu'elle donnait. Et les autres de la moquer pour ce désintéressement.

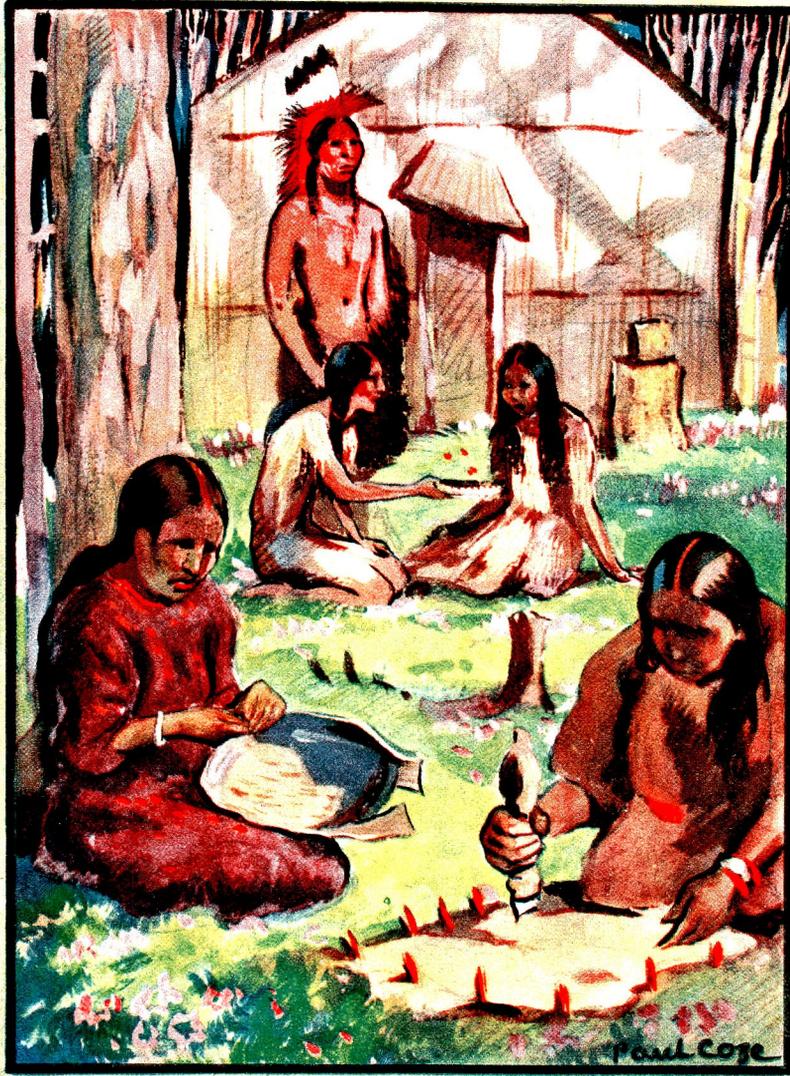


Elle aimait aussi se peindre le visage ou graisser ses cheveux à l'huile d'ours. Mais elle n'avait pas toujours de ces loisirs, car une Iroquoise de dix ans est presque une femme, et une femme doit travailler pour les hommes. Elle charriait du bois et de l'eau, faisait sécher les bluets et les châtaignes, et pilait le blé d'Inde dans un tronc d'arbre qu'on avait évidé en brûlant l'intérieur.

Active, elle procédait encore au séchage et au fumage des peaux. Dans un trou creusé dans le sol, on allumait un feu de bois pourri, qui produisait beaucoup de fumée. Quelques perches plantées autour du feu se rejoignaient, liées ensemble, à une certaine hauteur, de façon à former un cône que l'on fermait avec une peau, comme une tente. Dans cette tente enfumée l'on mettait les peaux fraîches pendant vingt-quatre heures, et elles acquéraient une souplesse qu'elles ne perdaient plus.

La régularité de ces travaux domestiques fut troublée vers l'époque où l'on s'apprêtait à pleurer les morts. Tous les deux ans, les cinq nations iroquoises s'assemblaient pour pleurer les morts. La nation qui prenait l'initiative envoyait des colliers aux autres, en faisant connaître le lieu du rendez-vous. Autour d'un grand feu les anciens fumaient, et les jeunes se tenaient respectueusement à l'écart et debout. En l'honneur des morts, c'était des pleurs, des lamentations, des hurlements de douleur, des gesticulations, pendant un temps déterminé. Et, soudain rassérénés, les Iroquois procédaient à un grand festin, d'ours ou d'orignal.

En vue de cette solennité, l'oncle de Tekakwitha, qui avait pris charge d'elle depuis la mort de ses parents, et qui était un des chefs de la Tortue, lui avait donné sa tâche. Afin qu'il parût digne de la réputation des Agniers, qui depuis quelque temps imposaient leur prestige aux quatre autres nations, sa nièce lui préparait des mocasins brodés, en peau de chevreuil. Elle taillait aussi une robe de peau de buffle, le poil dehors, et ornée de piquants de porc-épic. Un artiste peindrait ensuite sur le côté intérieur de la robe des scènes de bataille, où le chef aurait le beau rôle.



Les amies jouaient au plat...



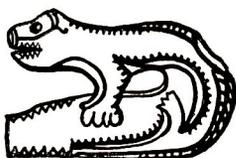
Mais l'Indien fit irruption dans la cabane, arracha la robe des mains de sa nièce, et lui commanda d'aller immédiatement chercher de l'eau dont elle emplirait de grandes cuves disposées çà et là dans le village. Il paraissait en proie à une excitation anormale.

C'est qu'on venait d'apprendre que la menace du Huron n'avait pas été pure bravade. Il était venu près de Gandaouaghé en éclaireur d'un fort parti de Français qui avaient brouillé la terre. C'est-à-dire qu'ils se considéraient en état de guerre avec les Iroquois, et qu'ils venaient les attaquer.

L'alarme se répandit dans le village à l'heure où l'ombre est la plus courte, que les blancs appellent midi. Aussitôt, toute affaire cessante, on chanta la guerre, et l'on se mit en mesure de résister aux blancs. Les femmes consolidèrent les palissades, hautes de quatre mètres, et leur accolèrent des fascines sur lesquelles les guerriers pourraient monter pour lancer leurs flèches. Elles rassemblèrent aussi tous les vivres dans la grande cabane centrale, longue de cent vingt pieds, où le sorcier avait la veille vainement exercé son art. De cette façon, on pourrait résister à un siège. Enfin elles préparèrent de grandes cuves d'eau pour éteindre l'incendie si l'ennemi parvenait à l'allumer.

Pendant ce temps, les hommes firent un repas de chien pour se donner du courage, et se teignirent le visage en vermillon.

Des guetteurs, aux approches du village, signaleraient l'arrivée des blancs.



III



'ÉTAIT en effet une expédition sérieuse qui se dirigeait sur Gandaouaghé. Les Français avaient décidé de venger une bonne fois de vieilles et de récentes injures, et d'imposer enfin la paix aux Iroquois par le seul procédé efficace : la terreur. Les injures à venger remontaient à vingt ans, au meurtre du Père Jogues, et s'étaient continuellement renouvelées depuis.

Le Père Jogues avait été pris, avec quelques Hurons, par les Agniers en 1642. Ses ravisseurs l'avaient d'abord martyrisé comme il se doit. Ces artistes en torture avaient, par raffinement, forcé une de leurs captives, une Algonquine chrétienne, à couper le pouce du jésuite. Cette Algonquine était la mère de Tekakwitha.

Et puisque les Robes-Noires prétendaient que le fils de leur grand Esprit avait été crucifié, le Père Jogues fut à son tour suspendu par les bras à deux poteaux. Pendant plusieurs jours il était resté exposé aux railleries et aux tortures des sauvages. Mais au lieu de crier merci, il exhortait ses compagnons de martyre à se montrer fermes. Après une semaine de ce traitement, son courage n'avait pas faibli. Alors les Iroquois, frappés de cette grandeur d'âme, lui firent grâce ainsi qu'à plusieurs autres prisonniers. Trois seulement furent condamnés à mourir.

Mais de temps en temps un Iroquois ivre abattait un des captifs à coups de hache. De sorte que bientôt, le Père Jogues resta seul au milieu d'eux. Maltraité, laissé presque sans vêtements et sans nourri-



ture, il ne perdait pas une occasion de rendre service à ses bourreaux, de soigner un malade, de catéchiser un prisonnier, de baptiser un mourant, jusqu'au jour où il put s'échapper, et fut sauvé par des Hollandais de la Nouvelle-Amsterdam¹. Lorsque le Père fut rapatrié en France, après avoir été rançonné au point qu'il aborda la côte bretonne en chemise et bonnet de nuit, son grand souci fut de repartir vers les missions du Canada.

Il repartit en effet, et fut envoyé par le gouverneur en mission diplomatique auprès des Agniers ses anciens bourreaux. Les Iroquois assurèrent le Père qu'il aurait maintenant chez eux sa place dans une cabane pour se reposer et un feu pour se chauffer. Mais sur une parole d'Iroquois, il était imprudent de se fier. Le Père laissa en garde une caisse contenant quelques hardes, et retourna aux Trois-Rivières rendre compte de sa mission.

Il se trouva que la récolte de blé d'Inde fut mauvaise cette année; on craignit la disette. Le sorcier déclara que la Robe Noire avait laissé le diable dans sa caisse, et que le diable avait mangé tout le blé d'Inde. Aussi, quand le Père revint à Gandaouaghé, le village entier était en fureur contre lui. Le conseil le condamna à être mis à mort « non par le feu, mais à coups de hache ». Ce qui fut fait, et sa tête fut plantée sur un pieu.

Depuis le martyre du Père Jogues, l'état de guerre était latent entre les Iroquois d'une part et les Français et leurs alliés indiens d'autre part. Que le Père n'ait pas été vengé était imputé à la faiblesse des blancs. Le prestige du drapeau fleurdelysé, et le souci même de la sécurité, commandaient une réparation.

M. de Courcelles, à la tête de quelques centaines de volontaires, avait bien entrepris une campagne ayant pour objectif le village des Agniers. Il venait de France ainsi qu'un certain nombre de ses lieutenants et de ses hommes. Partis au mois de janvier, couchant dans la

1. New-York.



neige, maladroits à marcher en raquettes, souffrant de mains et de pieds gelés, se blessant en traversant les rivières couvertes de blocs de glace, leurs guides algonquins leur ayant fait défaut, ils s'étaient égarés dans les bois, et étaient revenus laissant derrière eux quelques traîneurs qui furent massacrés.

La hardiesse de cette expédition avait néanmoins frappé d'étonnement les Iroquois. Aux Français elle avait montré qu'elle pouvait être reprise, mieux préparée, et, en saison favorable, menée à bien.

Les Agniers avaient même dépêché des ambassadeurs à Québec, pour affirmer leurs intentions pacifiques. Un traité avait été signé par MM. de Tracy, de Courcelles et Talon, avec les chefs des trois familles Agniers, de la Tortue, du Loup et du Castor.

En dépit de ce traité, quelques officiers français, au cours d'une partie de chasse, étaient tombés dans une embuscade dressée par les Agniers. Deux furent tués et scalpés, et les quatre autres faits prisonniers.

C'est alors que M. de Tracy avait décidé d'en finir.

M. de Tracy était le nouveau lieutenant général. Sexagénaire de haute taille, large d'épaules, il aimait le faste et ne sortait que précédé de quatre pages et escorté de vingt-quatre gardes. Mais il n'était pas moins plein de zèle et de courage.

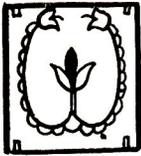
Il prit lui-même la tête d'une véritable armée, soigneusement composée : six cents soldats du régiment de Carignan, dont la bravoure était célèbre à travers l'Europe, six cents volontaires canadiens, et une centaine de Hurons et Algonquins. C'était bien une armée, car si les guerres entre Indiens étaient presque continuelles, elles entraînaient rarement des effectifs supérieurs à quelques centaines d'hommes. Trois cents canots, deux bouches à feu, accompagnaient la troupe que le lieutenant général fit défiler en bon ordre, avant le départ, en présence d'un prisonnier iroquois, le Bâtard Flamand, que l'on conservait sous la main à toutes fins utiles.

L'armée parvint à Gandaouaghé à la tombée d'une nuit d'orage.



Ils étaient revenus laissant derrière eux quelques trainards
qui furent massacrés...

IV



NE nuit absolument opaque. L'eau tombait à verse. L'avance des Français était lente, mais inexorable, d'arbre en arbre, au roulement du tambour. Les éclairs allumaient à l'acier des baïonnettes des reflets brefs, qu'on eût dit sanglants. Le tonnerre se répercutait longuement sur les collines, puis mourait, et de nouveau le roulement du tambour régnait.

Derrière la palissade, les Iroquois attendaient; certains tremblaient de frayeur. La prudente lenteur des Français dans cette nuit de cauchemar était hideuse de mystère. Le sorcier chantait une énervante mélopée. Une femme eut un rire hystérique. On ne voyait pas l'avance des Français, mais on la sentait. Ils investissaient le village, qui ne pouvait rien pour se défendre. Une autre femme rit, comme folle. Son mari la traîna par les cheveux sur le sol pour la faire taire. Elle cria. Le tambour battait, de sa cadence régulière, se rapprochant peu à peu. Un chien hurla à la mort.

A ce moment, un Iroquois lança son arc et ses flèches, et cria :
« Mes frères, sauvons-nous ! »

Ce fut la panique. Les hommes empoignèrent leurs femmes, qui portaient les enfants sur le dos. Il y eut une galopade désordonnée; on renversait les chaudières; les chiens aboyaient d'une manière inusitée, incompréhensible. Et toujours le bourdonnement, bourdonnement, bourdonnement du tambour. Rapides, souples, et



terrorisés, les Iroquois abandonnèrent le village et s'enfuirent. Comme Tekakwitha se heurtait aux souches, aux pierres, son oncle lui avait lié le poignet, et la traînait derrière lui.

Quand les Français entrèrent à Gandaouaghé, ils n'y trouvèrent qu'un vieillard caché sous un canot.

A l'aube, l'orage ayant cessé, la journée s'annonça chaude et claire; le ciel était immaculé, la terre sèche, mais des diamants tremblaient encore aux nervures des feuilles.

Ici le Père Jogues, agenouillé et priant, avait eu la tête tranchée. On dressa l'autel au pied d'un cèdre; M. de Tracy et ses officiers prirent le premier rang comme à l'église, et les soldats de Carignan-Salières, les coureurs des bois, les Hurons et les Algonquins chrétiens, chantèrent le *Te Deum.*, A l'écart en des attitudes respectueuses, les auxiliaires indiens restés païens admiraient cette manifestation de discipline et de foi. Puis la messe fut célébrée. A l'élévation, chefs et soldats mirent un genou en terre. Il y eut de brèves visions de France; on entendit le vieil Iroquois tremblant qui marmottait d'étranges monosyllabes.

En rester là eût été commettre une faute. Le village fut brûlé entièrement, cabanes et palissades, pilons et mortiers pour le blé d'Inde, provisions de maïs et de fruits.

Quand les Français quittèrent la place pour retourner en Canada, une colonne de fumée s'élevait, haute dans l'air pur. Les Indiens étaient experts en l'art d'interpréter les fumées qui, suivant leur nombre, leur hauteur, la cadence de leurs répétitions, leur servaient de signaux. De très loin, les Iroquois apeurés ne se trompèrent pas à celle-ci.

Dès sa rentrée à Québec, M. de Tracy libéra le Bâtard Flamand, à condition qu'il portât aux Agniers ce message : « Le sac de Gandaouaghé n'était qu'un avertissement. Si les Iroquois se livraient à de nouveaux actes hostiles, une campagne beaucoup plus sévère serait menée contre eux, et, cette fois, on les exterminerait ».



Le Bâtard Flamand s'acquitta de sa commission. Il n'eut pas de peine à convaincre ses frères encore sous le coup de la panique, sans abris, et presque sans nourriture. La famine s'était mise chez les Agniers, dont quatre cents périrent.

Ils envoyèrent à Ononthio une députation chargée de colliers, dont chacun était un symbole de leur désir de paix. Ils voulaient « planter l'arbre de la Paix sur la plus haute montagne de la terre ». Ils se proposaient d'aplanir désormais le chemin des Français. Et n'avaient rien de plus précieux, ni de plus pressé que d'être considérés comme les enfants d'Ononthio, et du grand chef des Français qui demeure par delà le grand lac l'Océan. Ils signèrent tout ce qu'on voulut, chacun mettant la marque de sa tribu, une tortue, un loup, un castor. Il est vrai qu'aussitôt hors de la vue des Français ils brûlèrent leurs exemplaires du traité, craignant qu'un sort ne leur fût attaché.

Dans leur zèle, les Iroquois demandaient qu'on leur envoyât des missionnaires. C'était demander des otages. Cela était parfaitement compris, mais ne faisait pas reculer les Pères de la société de Jésus. Les Pères Frémin et Jean Pierron furent envoyés à Gandaouaghé, et le Père Bruyas à Onneyout. Ils reçurent la bénédiction de Mgr de Laval, et quittèrent Québec en juillet 1667.



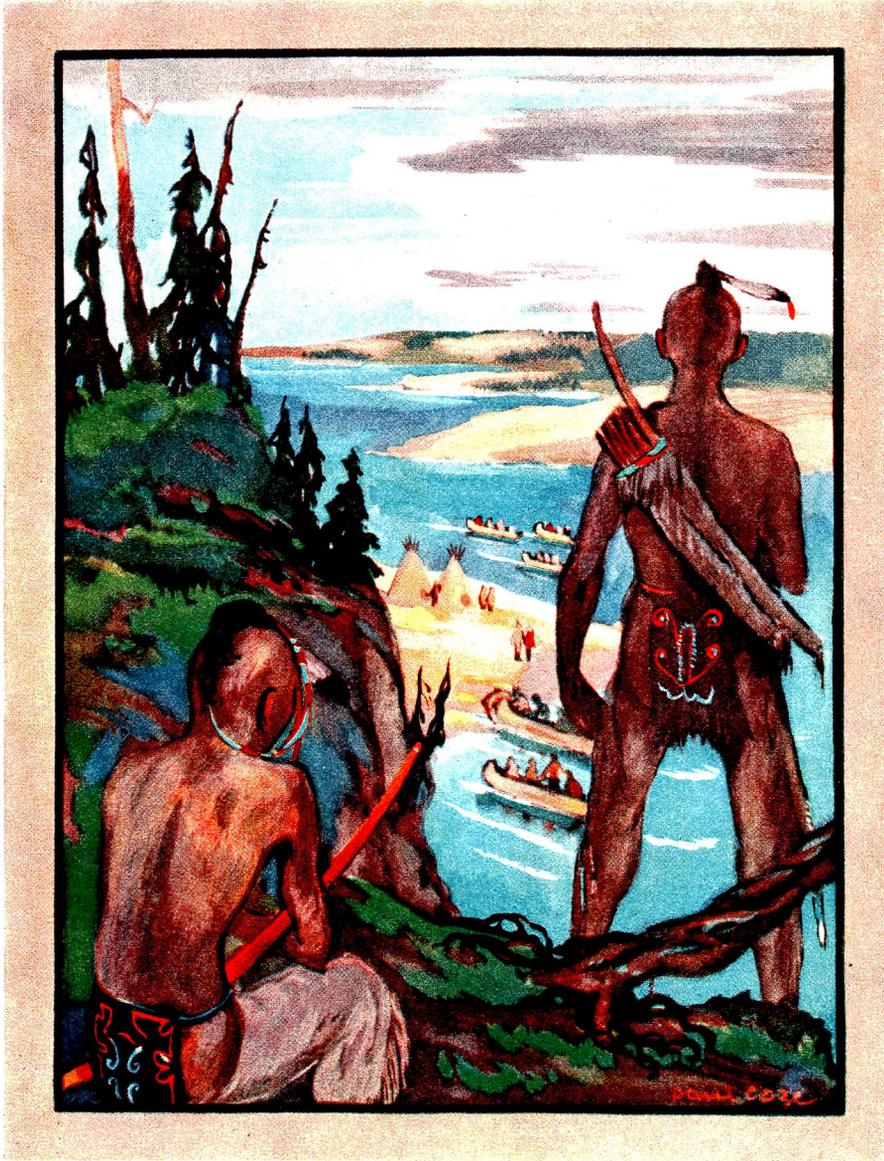


PLUS que les hommes blancs, les Indiens restent toujours de grands enfants, et sautent des larmes au rire, de la haine à l'amour, avec une spontanéité déconcertante. Les Pères furent accueillis par des démonstrations de joie et d'amitié débordantes, dont les événements devaient montrer qu'elles étaient sincères. Quand leur canot descendit la Mohawk, une flottille vint au devant d'eux. Les Iroquois en fête s'étaient peint le corps et le visage pour faire honneur à leurs hôtes. Ils se dressaient dans leurs pirogues, poussaient des cris gutturaux, et s'agenouillaient à nouveau, pour pagayer d'un geste ample où passait leur bonne humeur. Ils soufflaient dans des trompettes d'écorce de bouleau ou de coquillages percés; et quand l'écho se faisant attendre leur prouvait que le son avait porté fort loin, ils riaient, heureux, de toutes leurs dents.

Ils escortèrent ainsi les missionnaires jusqu'au village, qui était reconstruit cette fois sur la rive nord de la Mohawk, un peu plus à l'ouest que le précédent, là où est aujourd'hui la petite ville américaine de Fonda. Il s'appelait Kahnawaké, qui signifie « au rapide » et qui s'est anglicisé de nos jours en « Caughnawaga ».

Le Père Pierron seul y resta, le Père Frémin ayant décidé de s'occuper d'un autre village.

On assigna comme demeure à la Robe-Noire la cabane où Tekakwitha vivait avec son oncle, et la femme et les sœurs de celui-ci.



Quand leur canot descendit la Mohawk,
une flotille vint au devant d'eux...



A l'Iroquois ses sœurs sont plus chères que sa femme, tant qu'elle n'a pas eu de nombreux enfants.

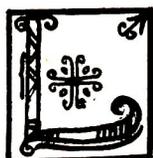
Cependant l'Indien ne laissait pas d'être hostile à l'apostolat du Père; et il ne tolérait guère que sa nièce y prêtât l'oreille. D'ailleurs elle avait maintenant douze ans, c'est-à-dire qu'elle était en âge de se marier. Au contraire de ses compagnes, elle ne manifestait pour cela nulle inclination. Mais ce n'est pas d'hier que les dames âgées aiment à préparer des mariages, et les tantes de Tekakwitha décidèrent d'y pourvoir.

Il suffisait, il est vrai, de présenter à la jeune fille l'époux qu'on lui avait choisi, et de se prêter à l'explosion de sa reconnaissance. Mais cela n'eût comporté ni mystère ni intrigue, et n'eût pas satisfait les commères. Elles se mirent à inviter fréquemment de jeunes guerriers. Lorsqu'ils venaient, la jeune fille était exceptionnellement déchargée de ses tâches les plus rudes, et l'on exigeait sa présence. Ses tantes exposaient, à grand renfort d'imagination, des paraboles transparentes. Mais Tekakwitha, si douce et si docile, faisait alors la sourde oreille.

Il fut convenu qu'elle était une petite fourbe, et qu'on la punirait en la mariant par surprise. Lorsqu'on fut d'accord sur le fiancé, bon chasseur capable de rapporter du gibier à sa belle famille, on l'invita dans la cabane, et on le fit asseoir près de la jeune fille. Puis ses tantes prièrent Tekakwitha d'offrir au jeune homme de la sagementé¹. A défaut d'une cour en règle, qui consiste à se lancer l'un à l'autre quelques brindilles de bois, cette cérémonie était suffisante pour être considérée un rite de fiançailles. Tekakwitha se leva; un murmure de triomphe voltigea sur le groupe des vieilles femmes. Mais la petite Indienne eut une aspiration pénible, crispa ses traits comme pour une grande décision difficile, et cria qu'elle ne reviendrait que lorsque le jeune homme serait parti. Serrant des deux

1. Viande cuite dans de la bouillie de maïs.

VI



LE maître de la cabane était un beau parleur, et quand les femmes étaient à l'ouvrage il aimait discuter l'enseignement du Père. Celui-ci parlait au nom du véritable Esprit, qui a créé tous les hommes et qui est le seul Dieu. L'Indien répliquait par la tradition qu'il tenait de son père, et du père de son père, et ainsi de suite jusqu'à la nuit des temps.

Il y avait le génie Michipissi, qui a fait la mer et les cours d'eau; et Michapous, le grand Lièvre, qui a fait ensuite le ciel et la terre. Il fit d'abord le ciel; puis il créa les animaux, mais il ne savait où les mettre, car il n'y avait de terre qu'au fond des eaux. Et les animaux ne tardèrent pas d'avoir faim.

Michapous demanda quel animal serait assez courageux pour plonger jusqu'au fond de la mer, et en ramener une poignée de terre. Cela lui suffirait pour faire un monde, où pousseraient des plantes propres à nourrir toutes les bêtes.

Le castor se dévoua. Mais il ne put atteindre le fond et revint, épuisé, presque mourant. La loutre ensuite essaya. Son voyage au fond de l'eau dura toute une journée. Quand elle remonta, elle suffoquait, battait l'air de ses pattes, et ne ramenait pas la moindre parcelle de terre. Alors Michapous commanda au rat musqué de plonger à son tour. Après l'échec du castor et de la loutre, confier cette entreprise au rat musqué paraissait insensé. Les animaux



ricanaient, et les carnassiers montraient même leurs crocs. Ils se fussent peut-être révoltés si leur état de faiblesse ne les en avait empêchés.

Le rat musqué disparut pendant un jour et une nuit. Quand il revint, il s'évanouit de fatigue, et ce faisant ouvrit une de ses pattes qu'il tenait convulsivement fermée. On y trouva quelques grains de sable.

Michapous se mit en devoir de créer la terre, et de l'agrandir jusqu'à ses dimensions actuelles. Cela l'éloigna quelque temps des animaux, et lorsqu'il revint, il les surprit se querellant. Le génie entra dans une grande colère, et punit les animaux en créant les hommes, qui seraient leurs maîtres.

Après quoi il créa les femmes pour servir les hommes, couper du bois pour eux, allumer le feu, faire sécher le poisson, faire cuire la viande, etc. Le lot des maris était de chasser et de pêcher. Mais les hommes s'étant multipliés, il arriva que des chasseurs s'entre-tuèrent par mégarde. Les parents des morts les vengèrent, et de vengeance en vengeance se sont allumées les guerres qui durent toujours.

L'Indien donnant à ses récits une allure de raisonnement, toute tentative pour le détromper était inutile. Le Père Pierron devait d'ailleurs, pour éviter de froisser les susceptibilités, procéder avec une discrétion qui ne facilitait pas sa tâche. Il réussit néanmoins à frapper quelques esprits, et même à opérer des conversions.

Tantôt il allait de cabane en cabane. Tantôt, assis sur un billot à la clarté fumeuse du foyer, il parlait avec adresse, d'abord, puis avec une ardeur communicative.

Mais son grand succès lui vint d'une inspiration géniale. Habile à dessiner, il traçait avec des moyens de fortune sur des écorces, des peaux de bêtes, ou sur les murs de la cabane, des tableaux propres à illustrer son enseignement. Quand il représentait l'enfer peuplé d'horribles démons, les spectateurs frissonnaient. Une vieille Iroquoise s'étant bouché les oreilles pour ne pas écouter ses leçons, le Père la dessina dans cette attitude, environnée de diables qui la



La jeune fille en contemplation sentait une paix ineffable l'inonder...



tourmentaient et la brûlaient. En face était représenté le paradis, où des anges emportaient les âmes de ceux qui meurent baptisés.

L'oncle de Tekakwitha pouvait s'arranger pour empêcher sa nièce d'entendre le jésuite. Il ne put l'empêcher de rester devant ce tableau comme en prière, comme en extase. Après une accablante journée de travaux domestiques, humbles et durs, souvent rebutants, la pauvre fille en contemplation sentait une paix ineffable l'inonder. C'était comme si on lui eût enlevé d'un geste sa fatigue. Et même, une secrète allégresse la soulevait lorsque la belle dame couronnée du naïf tableau, vierge tranquille et pure comme Tekakwitha, lui adressait un sourire que les autres ne voyaient pas.

Le Père avait fait élever une petite chapelle où il expliquait le catéchisme. Des Iroquois lui demandaient : « Les Hurons chrétiens vont-ils aussi au Paradis ? » — « Bien sûr. » — « Alors, je ne veux pas aller avec les Hurons. » Mais un peu plus tard, ils venaient dire qu'ils avaient réfléchi, et qu'ils acceptaient de rencontrer les Hurons en paradis. Le dimanche, il y avait la messe, les vêpres, et le chant des complies à cinq heures. La nouveauté des cantiques séduisait les petits et les grands enfants. C'étaient des chants de la paix que l'on entonnait tous ensemble, au lieu de réciter chacun à son tour un chant particulier, comme ils avaient accoutumé de faire. En outre, ceux-là étaient singulièrement berceurs et simples ; ils agissaient aussi bien sur ceux qui n'avaient pas beaucoup d'esprit. Mais, inconstants, les Indiens avaient oublié aussitôt qu'ils n'étaient plus sous le charme.

Cette mobilité et la mauvaise foi des Agniers exigeaient du missionnaire une grande circonspection avant d'accepter les conversions d'adultes. Il leur fallait témoigner d'une certaine persévérance. Quant aux vieillards, ils ne pouvaient pas admettre qu'une religion fût aussi bonne pour leurs ennemis que pour eux-mêmes.

Après trois ans d'apostolat, le Père Pierron avait un bon noyau de jeunes néophytes, lorsqu'il fut appelé à la nouvelle mission de la Prairie-de-la-Madeleine, sur les bords du Saint-Laurent. C'était,



près de Montréal, un village exclusivement habité d'Indiens chrétiens, et dont l'importance grandissait.

Le Père Boniface remplaça le Père Pierron à Kahnawaké.

Il accentua le faste, tout relatif, des cérémonies, puisque la période des prudents sondages avait été franchie par son prédécesseur. A Noël, il célébra dans la chapelle, décorée de sapins et d'étoffes voyantes venues de France, une impressionnante messe de minuit. Il y avait même une crèche, avec des personnages si merveilleux que tout le village voulut défiler devant elle. Tekakwitha revit la Vierge-Mère aux mains tendues. Ce qu'elle savait de son histoire lui paraissait admirable et si conforme à ce qu'elle rêvait de devenir ! Elle défit le bracelet qui lui seyait le mieux, aux reflets de nacre, le mit au poignet de la statue, et s'enfuit.

Son cœur battait à coups précipités, mais débordait de joie. Elle s'arrêta un instant sur le chemin de la cabane. Comme la jeune Indienne qui marchait à petits pas, à cause de sa vue mauvaise, les flocons de neige tombaient lentement, à petites chutes, suspendant leur descente et se balançant, avant de ouater le sol. Il lui sembla qu'ils étaient autant de caresses pour adoucir toutes les misères de la terre.



VII



ARMI tous les sauvages indiens, les Iroquois méritaient leur réputation de cruauté, et parmi les Iroquois les Agniers avaient été les plus féroces. Aussi le succès de la mission de Kahnawaké a-t-il déjà par lui-même quelque chose de miraculeux. Une année, le Père Boniface administra, sur une population de quatre cents âmes, près de cinquante baptêmes. Une fois encore, le sang des martyrs avait été la semence de nouveaux chrétiens.

D'autre part, des relations s'établissaient avec la mission de la Prairie-de-la-Madeleine. Les nouveaux chrétiens des bords du Saint-Laurent, animés d'un ardent prosélytisme, s'efforçaient de répandre les vérités sublimes dont ils étaient éclairés. Ils allaient pour cela fort loin, endurant les fatigues, et risquant à leur tour le martyre. Les Iroquois y étaient, chose singulière, de plus en plus nombreux. Entre eux se distinguait un chef des Agniers, Kryn, surnommé le Grand Agnier, jadis chef de guerre redoutable et renommé pour sa bravoure. Sa parole avait fait autorité dans les conseils, mais rarement dans le sens de la paix. Maintenant il entraînait un certain nombre de ses compatriotes vers le village chrétien.

Cet exode affaiblissait la nation des Agniers, pour ses guerres futures. Aussi était-il fort mal vu de la majorité païenne, ayant à sa tête l'oncle de Tekakwitha; et sourdement le fanatisme s'exaspérait.

Les guerriers qui se faisaient baptiser étaient couramment traités



de femmes, ce qui était la plus cinglante injure qu'on pût infliger à des Indiens. Il y eut de menues persécutions.

Des ivrognes voulant obliger une chrétienne à boire de l'eau-de-vie, elle leur cracha au visage. Ils lui entonnèrent de force l'eau-de-vie dans la bouche. Elle fit semblant de l'avalier, et quand ses bourreaux lui rendirent la liberté, elle la leur souffla toute à la figure. D'autres femmes s'étant rendues à la colonie hollandaise, voisine, de la Nouvelle-York, les protestants hollandais voulurent leur arracher leurs chapelets. Mais elles se montrèrent si décidées que les blancs intimidés n'insistèrent plus.

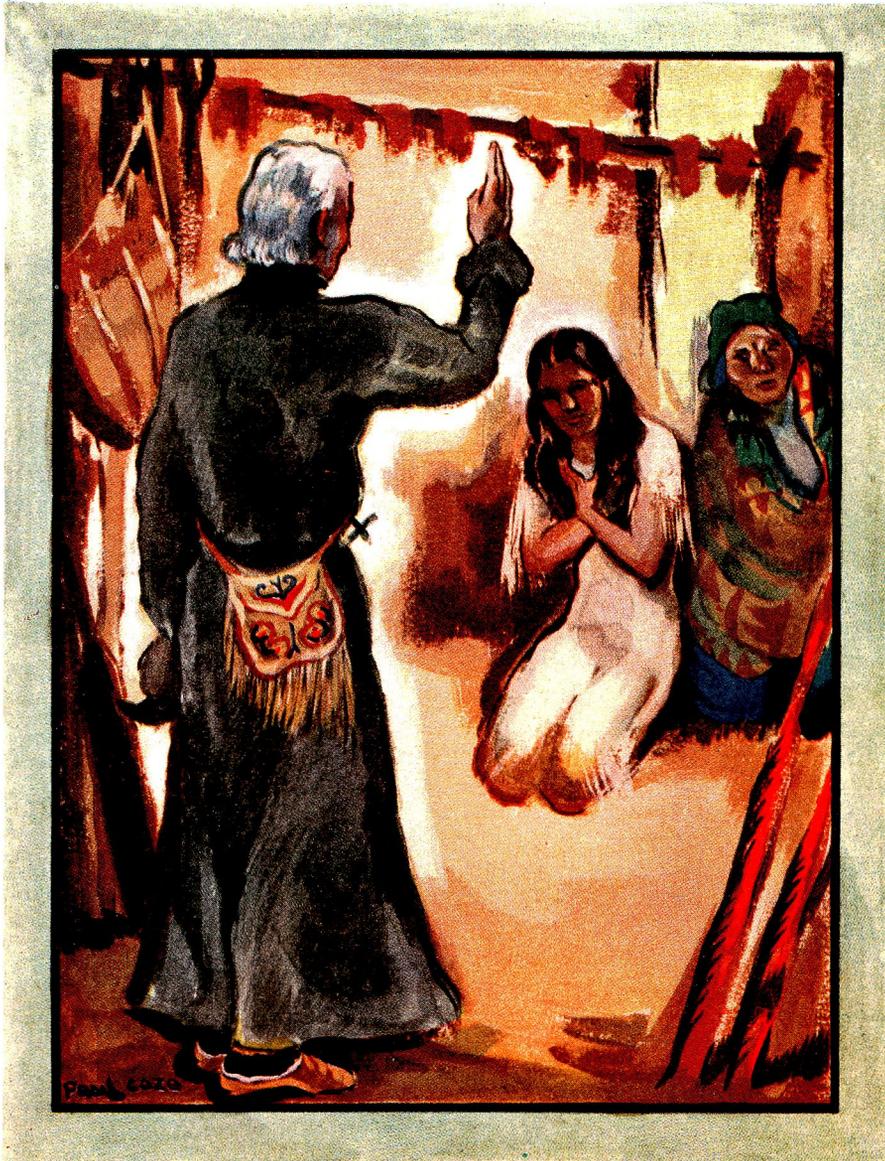
Ces brimades et cette ébauche de résistance pouvaient amener un jour quelque incident violent. Le Père pressa les chrétiens de partir pour la Prairie-de-la-Madeleine, et il emmena lui-même un groupe d'une quarantaine. C'étaient plusieurs familles au complet, hommes, femmes et enfants.

Ils se répartirent en six canots. Plusieurs de ces hommes avaient déjà remonté l'Hudson en chantant la guerre. Cette fois, ils scandaient, en pagayant, des cantiques à la louange du Dieu de toutes les nations.

Tekakwitha, petite païenne, qui les regardez partir, vous jouez distraitement avec vos colliers; mais votre regard voilé est comme perdu en un rêve; et votre pensée vagabonde est déjà bien loin.

Ce voyage triomphal fut la dernière joie sur la terre du Père Boniface qui, peu après son retour, mourut d'épuisement.

Le Père Jacques de Lamberville vint le remplacer. Érudite, grand théologien, dialecticien brillant, il rappelait le Père Pierron, mais en plus calme. Ironiste à l'occasion, il se livrait aux dépens des sauvages à une innocente mystification. Il avait apporté une horloge et quand il la voyait sur le point de marquer, par exemple, deux heures, il lui disait à haute voix : « Dépêche-toi de sonner deux coups ». L'horloge ayant sonné, les Indiens demandaient : « Que dit-elle ? » — « Elle dit : Allez-vous-en, c'est l'heure du repas. » Ou



A l'entrée du Père la jeune fille poussa un cri de surprise.



bien : « Allez-vous-en, c'est l'heure de la prière. » Et les Iroquois de s'en aller, et le missionnaire de lire en paix son bréviaire.

Le Père de Lamberville soignait aussi les malades, et l'efficacité de ses remèdes lui valait la confiance des Indiens. Le prestige des jongleurs ou sorciers diminuait d'autant. Et l'apostolat du Père en profitait. Il finit par avoir ses entrées dans toutes les cabanes, sauf une. Celle où l'oncle de Tekakwitha eut sans doute manqué aux traditions d'hospitalité, tant était grande son hostilité pour la Robe-Noire.

Un jour, à l'époque des semailles, toutes les personnes valides étaient aux champs. Il ne restait au village que les enfants, sous la garde de quelques vieillards. Le Père vint à passer devant la cabane à l'accueil réticent. Ayant fait encore quelques pas, il se ravisa soudain, et, délibérément, entra. Il reconnut plus tard qu'une inspiration subite, une force comme extérieure, l'avaient poussé.

Il y avait dans la cabane deux vieilles femmes, qui n'aimaient pas le Père, mais n'étaient pas fâchées de bavarder. Il y avait aussi Tekakwitha. Sa démarche mal assurée l'avait fait tomber la veille, et elle s'était blessée au pied, assez sérieusement pour ne pouvoir vaquer aux travaux des champs.

A l'entrée du Père, calme et fort comme la vérité, la jeune fille poussa un cri de surprise. Et, sous le regard effaré des païennes, elle dit d'une seule traite tout ce qui était depuis si longtemps comprimé dans son cœur. Toutes ses aspirations qui, jour après jour, avaient pris une forme plus nette, depuis assez longtemps précise pour qu'elle ne s'y trompât point. Elle avoua ses méditations devant les tableaux du Père Pierron, la crèche du Père Boniface, et les baptêmes et les départs de chrétiens. Elle dit son envie, devenue résolution, de leur ressembler. Elle osa rappeler que sa mère — on le lui avait assez reproché — avait été chrétienne. Tekakwitha supplia le Père de lui enseigner le catéchisme et de la baptiser.

Certes, elle était une adolescente modèle. Elle pratiquait au milieu des païens toutes les vertus que le Père exigeait de ses néo-



phytes. Mais il n'acceptait les conversions qu'avec la plus grande prudence. A plus forte raison dans la propre cabane, dans la propre famille, du chef ennemi de la religion. Le missionnaire fit envisager à la jeune fille l'opposition qu'elle ne manquerait pas de rencontrer. Elle serait tournée en dérision. — « N'y était-elle pas habituée ? » Elle serait persécutée peut-être. — « N'est-ce pas le bonheur des chrétiens ? »

Le Père sentit la volonté pure, droite, inflexible. Il remit seulement à quelques mois le baptême, et admit Tekakwitha parmi ses élèves au catéchisme.

Le catéchisme, l'histoire sainte, c'est, pour les enfants de France ou du Canada, une série de belles images qui jalonnent la route du ciel. C'est un monde certes plein de merveilles; mais sans rupture complète, presque sans solution de continuité avec le monde où vivent les petits chrétiens, que leur mère fait agenouiller le soir au pied de leur lit, pour réciter le « Notre Père » et le « Je vous salue, Marie ». Mais imaginez-vous comme c'était bien plus merveilleux, plein de révélations prodigieuses, pour l'Iroquoise de dix-huit ans que la barbarie entourait et que les persécutions menaçaient ? C'était véritablement la révélation d'un autre monde, d'une suavité incomparable, à ravir l'esprit et l'âme; à la lettre, un avant-goût du paradis.

Tekakwitha fut baptisée avec deux compagnes, le jour de Pâques 1675. Et puisqu'elle avait estimé sa pureté comme sans prix, elle reçut le prénom de Catherine, la fiancée mystique de l'Enfant-Jésus. Les Indiens prononçaient Kateri.

Petite chapelle ornée de guirlandes de feuillage, et grande ferveur ornée des plus évidentes vertus : ces conditions n'étaient-elles pas les meilleures pour que le sacrement pût apporter aux âmes une ample moisson de grâces ?

Les nouveaux baptisés s'engageaient à ne point assister aux danses des autres sauvages, ni aux séances où ils interprétaient les songes.



Cette dernière interdiction était fort importante. Car les Indiens guidaient sur leurs songes une bonne part de leurs superstitions. Ainsi, avant de partir chasser l'ours, il jeûnaient plusieurs jours, la faiblesse et la faim facilitant l'éclosion des songes. Chacun racontait le sien, qu'il s'était efforcé d'orienter vers la découverte des endroits où se tenaient les ours. Et seulement lorsque plusieurs coïncidaient, indiquaient la même région, l'on se mettait en route; là étaient les ours; là seulement la chasse serait fructueuse. Sur les interprétations, plus ou moins tendancieuses, des songes, se fondait ce qui tenait lieu aux Indiens de religion.

Mais Catherine s'en était abstenue de tout temps, ainsi que de tout ce que le Père défendait aux autres convertis. Aussi lui donna-t-il des règles particulières, lui proposait-il des pratiques spéciales de piété et de vertu.



VIII



ELLE était « non pas une néophyte qui eut besoin d'être affermie dans la foi, mais une âme déjà remplie des dons du ciel les plus précieux¹ ». Sa réserve, sa pudeur, étaient extrêmes, et elle prenait pour les protéger les plus grandes précautions. Cela parut un peu ridicule parmi la dissolution des sauvages païens. Cela leur fit aussi l'effet d'un muet reproche insupportable. On commença de la moquer, et de lui dresser des pièges. On cherchait un prétexte pour la confondre.

Le premier invoqué fut son observation du dimanche. Comme elle refusait ce jour-là de se livrer aux travaux manuels que les autres n'interrompaient pas, on l'accusa de paresse. On prétendit que le temps qu'elle donnait à la prière était pris aux occupations domestiques. On en vint à lui dire : « Si tu ne travailles pas, tu ne mangeras pas »; et aussitôt dit, aussitôt fait; on la priva de nourriture le dimanche. Elle prit cela comme un jeûne, et remercia Dieu.

Rendus colères par leur échec, ses ennemis aggravèrent les persécutions. Sur le chemin de la chapelle, il se trouvait toujours quelques personnes, et le plus souvent des jeunes gens, qui tournaient en dérision sa modestie, sa démarche hésitante, et l'appe-

1. Père de Charlevoix : Histoire de la Nouvelle-France.



La jeune fille pensa qu'elle allait certainement mourir.



laient « la chrétienne » comme ils l'eussent appelée « la pestiférée ». Les quolibets pleuvaient, puis les pierres. Certains, pour l'effrayer, feignaient d'être ivres; d'autres l'étaient réellement.

Un jeune homme, qui avait prémédité la scène d'accord avec l'oncle de Tekakwitha, entra un jour dans sa cabane, l'air hors de lui, et leva sur sa tête une hache, la sommant d'abjurer si elle voulait sauver sa vie. La jeune fille pensa qu'elle allait véritablement mourir. Elle s'agenouilla, joignit les mains, et baissa la tête pour mieux s'abstraire dans sa prière. A cette vue, le sauvage fut pris d'une terreur panique, lança sa hache dans un coin, et s'enfuit comme s'il avait eu le diable à ses trousses.

La menace n'avait pas mieux réussi que les railleries. On essaya d'un troisième procédé.

Un jour, Catherine avait par inadvertance appelé son oncle par son nom propre, au lieu de lui donner le nom de père comme d'habitude. Sa tante se saisit de l'incident et, simulant la plus sincère et la plus vertueuse indignation, alla trouver le Père de Lamberville. Elle se plaignit à lui que la jeune chrétienne eût fait à son mari d'équivoques propositions. Le Père n'en était pas à ses débuts parmi les Agniers, et connaissait leurs ressources de ruse. Il ne s'émut pas, fit avouer à cette femme la vérité, et elle reçut la verte réprimande qu'elle sollicitait pour sa nièce. Ce qu'elle ne devait pas pardonner à la jeune fille, bien entendu.

Tekakwitha eut le désir grandissant de rejoindre à la Prairie-de-la-Madeleine la mission où les sauvages chrétiens pratiquaient en paix leur religion. La grande vertu qui y régnait, et qui en faisait une paroisse modèle, était exactement conforme à son idéal.

Mais la migration était devenue difficile, et plus à elle qu'à personne, car celui qui s'y opposait de toutes ses forces n'était autre que son oncle. Le dépeuplement du village l'inquiétait. Qui-conque partirait pour la Prairie-de-la-Madeleine, ou contribuerait à faire partir des Agniers, était réputé son ennemi. Il n'était donc pas



question d'obtenir son consentement; et toute tentative de s'échapper serait par lui réprimée avec la dernière méchanceté.

Mais le destin de Catherine était écrit. Une de ses sœurs d'adoption vivait avec son mari au village chrétien. Ayant appris la grande pitié de sa sœur Catherine, elle demanda à son mari de s'employer à la faire venir. L'Iroquois acquiesça. Justement, il entreprenait, sous des prétextes de chasse ou de commerce, une tournée des bourgades des bords de l'Hudson. Son intention véritable était de faire des prosélytes. Il put faire prévenir Tekakwitha de se tenir prête.

L'oncle redoutable était lui-même à la chasse. Afin de ne pas donner l'éveil, le chrétien et l'ami qui l'accompagnait vinrent chercher la jeune fille non pas à l'intérieur du village, mais auprès de la source où elle avait accoutumé de venir puiser.

C'était son coin favori. Tant de fois, l'eau claire avait rafraîchi son front, brûlant de honte ou d'exaltation. Elle trempa sa main, fit jouer les gouttes comme des larmes au bout de ses doigts, sourit en adieu à son amie la source, et suivit les chrétiens.

Mais l'oncle — se méfiait-il? — rentra de la chasse plus tôt qu'il n'avait prévu. Il s'aperçut de la disparition de sa nièce, se douta du complot, et s'élança, furieux, à la poursuite de la fugitive. Morte ou vive, il la ramènerait.

Il rejoignit en effet les chasseurs alors qu'ils prenaient un peu de repos. Mais ceux-ci avaient eu la précaution de séparer d'eux Catherine et de la cacher un peu plus loin, dans le bois. Ils avaient aussi réellement chassé, dont leur gibier faisait foi. De sorte qu'à l'arrivée du chef Agnier, ils manifestèrent une grande surprise et un grand plaisir de la rencontre, et l'entretinrent le plus naturellement du monde de choses indifférentes. Le furieux fut joué. Il dut affecter aussi d'avoir été guidé dans ces parages par un pur hasard, et s'en fut dans une autre direction à la recherche de sa nièce.



Après cette alerte, le voyage put se continuer sans difficulté, parmi la douceur opulente de « l'été indien », c'est-à-dire un automne d'une incomparable richesse de nuances et d'effluves, de vie animale et végétale.

Ils arrivèrent aux bords du Saint Laurent à l'octobre 1677.



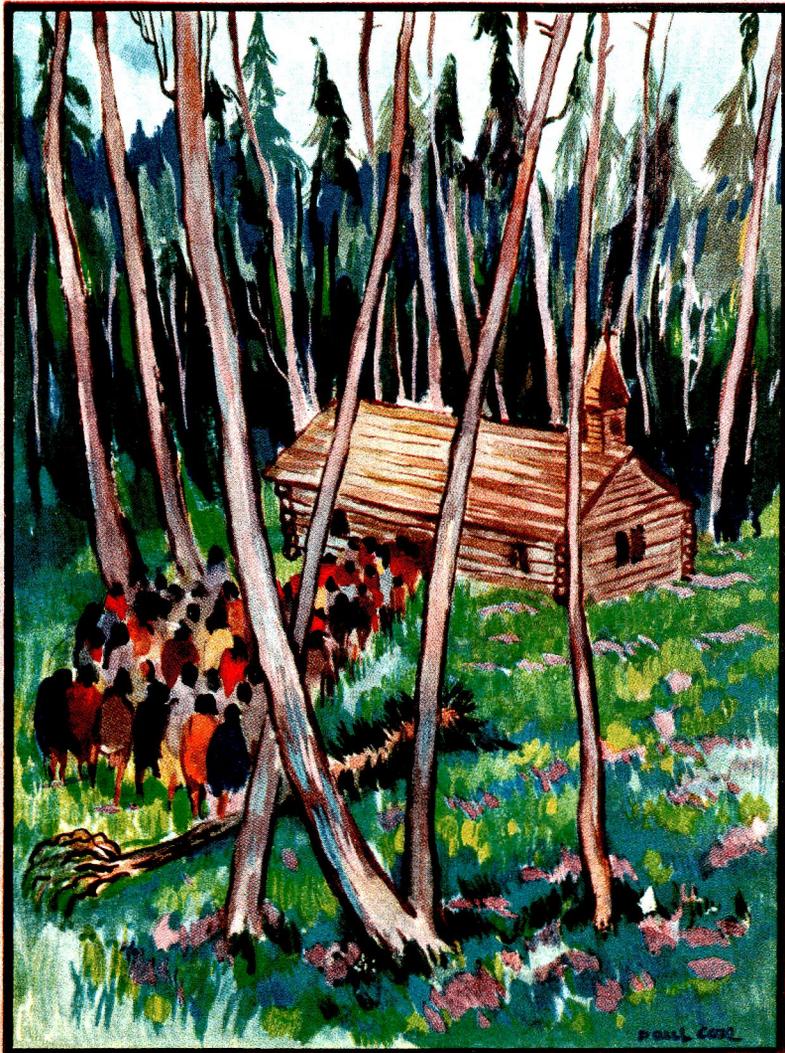


EN 1670, des jésuites avaient fondé sur la rive sud du Saint-Laurent, à la Prairie-de-la-Madeleine, un peu à l'ouest de Montréal, une mission pour les Indiens. Des Hurons, des Algonquins, des Montagnais, des Loups, des Ouataouais, des Iroquois, y vinrent pour professer ou embrasser le christianisme. Trois choses y étaient formellement interdites, sous peine de renvoi immédiat : la superstition des songes, la polygamie, et l'ivrognerie. C'était, de la part des Peaux-Rouges, un triple sacrifice considérable. Ceux, pourtant, qui l'avaient consenti, tinrent leur parole.

Bientôt ce fut, pour la dévotion, la pratique du culte et des vertus, une mission modèle. « Tout le village pourrait être pris pour un monastère », devait écrire un évêque.

Les Indiens se levaient à l'aube. A cinq heures chaque matin, quel que fût le temps, ils faisaient leur prière à l'église, à genoux. Ils se livraient ensuite aux travaux des champs, dont le produit était partagé avec les pauvres et les malades. Ils ne manquaient jamais de s'arrêter à la chapelle en revenant, au coucher du soleil. Quand ils prenaient quelques minutes de repos, ils s'interrogeaient les uns les autres sur le catéchisme, pour mieux le graver dans leur mémoire. Et les malades, loin de se plaindre, remerciaient Dieu qui les éprouvait.

Parfois un chrétien se détachait et, chapelet au cou, emportant des images saintes, s'en allait en mission volontaire chez ses frères



Ils ne manquaient jamais de s'arrêter à la chapelle.



païens. Ils en gagnèrent ainsi beaucoup, mais plusieurs payèrent de leur vie leur zèle.

Chose singulière, les plus nombreuses et les plus retentissantes conversions furent faites parmi les sauvages iroquois, qui se vantaient de « manger toutes les nations ». Les Iroquois se flattaient encore d'approcher leurs ennemis comme des renards, d'attaquer comme des lions, et de disparaître ensuite comme des oiseaux. Il était inattendu qu'ils fussent rendus doux comme des agneaux, et c'est pourtant ce que les Pères Jésuites réussirent pour un certain nombre d'entre eux.

Et non des plus faciles. On l'a vu pour le Grand Agnier, qui de guerrier redoutable s'était mué en apôtre. Il y en avait d'autres, aussi notables, en particulier la Cendre Chaude qui avait été l'un des bourreaux du Père Brébeuf, et qui en fit pénitence pendant le reste de sa vie.

Souvent des Iroquois de la Prairie-de-la-Madeleine, pris par leurs compatriotes païens ou par des Anglais, se virent offrir la liberté ou la vie en échange de leur abjuration. Et l'on ne connaît pas un exemple où ils aient accepté.

Telle était la serre chaude, à qui l'on confiait la précieuse fleur qu'était l'âme de Catherine.

Le seul changement était que, le terrain de la prairie étant trop humide pour la culture du maïs, le village venait de se déplacer légèrement vers l'ouest. C'était maintenant la mission du Sault-Saint-Louis. Un dernier déplacement vers l'ouest devait être opéré après la mort de Catherine, et porter la bourgade à Caughnawaga¹, en face de Lachine, où elle se trouve encore aujourd'hui.

Catherine logea, avec sa sœur, dans la cabane d'une fervente chrétienne, nommée Anastasie, et ce fut entre elles une émulation de vertus.

1. Les rapides, le même mot que Kanawakhé.



L'ordre, la sagesse, la pureté qui régnaient au village firent l'admiration de la jeune fille, par le contraste qu'elle y trouvait avec la dissolution des Agniers païens. Mais à son tour elle ne devait pas tarder à faire l'admiration de ces honnêtes gens, qu'elle passait en sagesse et en perfections.

Les précautions qui faisaient retarder le baptême des adultes s'appliquaient aussi à leur première communion. On ne la leur permettait qu'après un stage, quand ils s'étaient montrés dignes de cette faveur. On fit une exception pour Catherine, qui eut ainsi un autre jour de ravissement. Ce fut le jour de Noël; et l'on décora, pour cette fête entre les fêtes, l'humble chapelle au toit d'écorce. Par la suite, aux heures de communion, les autres fidèles cherchaient à se placer près de Catherine, car ils avaient l'impression qu'il leur était ainsi partagé un surcroît de grâces.

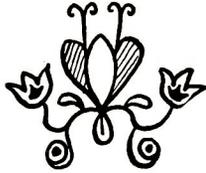
C'est que, si ses yeux supportaient mal la lumière du jour, la lumière divine inondait son âme. Comme les autres, elle partageait son temps entre le travail et la prière, mais son ardeur au travail et sa dévotion dans la prière étaient donnés en exemple. Elle restait à la chapelle longtemps après les autres; et insensiblement passait de la prière à la conversation familière et fervente, avec Jésus, avec la sainte Vierge, avec sainte Catherine sa patronne. Elle leur demandait pardon de ses minutes de distraction, des menus péchés que ses scrupules exagéraient. Elle leur demandait aussi de lui suggérer quelque expiation pour sa jeunesse passée dans l'ignorance et sans la foi.

Au cours des parties de chasse, l'austérité des Indiens avait une tendance naturelle à se relâcher. Catherine se tenait alors un peu à l'écart, et son influence empêchait que la joie de vivre tournât en dissipation.

Même dans ces déplacements, elle atténuait peu les pénitences qu'elle s'imposait. Elle ne se pardonnait pas d'avoir été coquette comme toutes les petites filles, et elle s'infligeait de rudes mortifi-



cations pour s'en punir. Cette jeune fille au corps frêle se flagellait cruellement, et portait un cilice qui lui déchirait les flancs. Elle mêlait un peu de terre à ses aliments, et son directeur dut intervenir pour lui faire modérer ces pratiques.





ATHERINE eut des amies, qu'elle choisit parmi les plus saintes femmes de cette pépinière de saintes.

L'une était Anastasie, qui l'avait reçue chez elle à son arrivée à la mission. Une autre était une jeune veuve nommée Thérèse, dont l'histoire vaut d'être contée.

C'était une Onneyoute, baptisée mais restée négligente de ses devoirs de chrétienne. Elle était partie à la chasse avec son mari et dix autres Indiens, dont un vieillard que bientôt il fallut porter. Le temps passait, et nul gibier ne se montrait. On craignit la famine. Le vieillard suppliait qu'on le tuât. Les Indiens tinrent conseil, et demandèrent à l'Onneyoute son avis. Elle n'osait répondre; elle savait l'adresse des anciens dans l'art d'interpréter les paroles comme les songes, et pensait que, quelle que fût sa réponse, elle pourrait bien être tuée et mangée. Mais, intérieurement, elle faisait vœu de mener à l'avenir une existence chrétienne si elle rentrait sauve de l'expédition.

Le vieillard mourut sur ces entrefaites, et fut mangé. Un enfant mourut peu après, et fut mangé à son tour. Successivement, tous les chasseurs moururent, mangés par les survivants. L'Onneyoute et son mari restaient seuls lorsqu'une fumée les guida vers un village d'Algonquins, où ils furent restaurés. Le mari succomba, peu après le retour, aux fatigues endurées à cette chasse. Thérèse avait bien été sauvée par miracle.



Catherine eut des amies.



Mais, passé le péril on oublie le saint, et Thérèse remettait de jour en jour l'exécution de sa promesse. C'est alors qu'elle rencontra Catherine.

Toutes deux regardaient les travaux de la nouvelle église, qu'on bâtissait à la suite du transfert au Sault-Saint-Louis de la mission. Les deux Indiennes ne se connaissaient pas, mais Catherine eut l'inspiration de parler. Elle demanda quelle partie de cette église serait réservée aux femmes. « Celle-ci », montra Thérèse.

« — Le sanctuaire qui est le plus agréable à Dieu, reprit Catherine, c'est notre cœur. Mais Il veut y régner seul. Et, malheureuse que je suis, je l'ai trop souvent forcé de l'abandonner. Ne mériterais-je pas que, pour me punir de mon ingratitude, il me fermât pour toujours l'entrée de cette église élevée à sa gloire ? »

Cette humilité d'une chrétienne que l'on considérait irréprochable frappa Thérèse au vif. Elle s'ouvrit sur-le-champ à Catherine de son indignité, lui avoua le retard dans l'exécution de son vœu, lui demanda ses conseils et son aide. De ce jour elles furent amies, et ne se cachèrent rien. Anastasie, Thérèse et Catherine se consolèrent et s'encouragèrent l'une l'autre, rivalisant de vertu. Sans se lasser, elles s'instruisaient mutuellement des exemples des plus sévères pénitences, que les grands saints s'étaient volontairement infligées.

Catherine avait en effet besoin d'encouragement. Sa belle-sœur qui l'avait fait venir du village des Agniers s'était mis en tête de la marier. Elle lui représentait que son mari et elle étaient chargés de famille, qu'ils étaient d'ailleurs mortels; et qu'en se mariant à l'intérieur de la mission, elle ne ferait que s'assurer un appui, sauvegarder son avenir matériel, sans compromettre son avenir moral.

Catherine pensa que sa sœur manquait à la confiance qu'elle lui avait accordée, et courut chez son confesseur. Le missionnaire laissa s'exprimer cette indignation, entrecoupée des sanglots qui gonflaient la petite âme. Puis, il la reprit tranquillement sur ce que sa sœur avait parlé pour son bien. La proposition n'était pas malhon-



nête, et méritait qu'elle y réfléchît à loisir. Mais Catherine de s'écrier : « Il est trop tard pour réfléchir. Je ne m'appartiens plus. Je me suis donnée sans réserve à Jésus-Christ. »

« — Mais, reprit le Père, qui prendra soin de vous, si votre sœur vient à vous manquer ? »

« — Je n'en suis pas inquiète, répondit-elle, Celui qui nourrit les oiseaux du ciel ne me laissera pas manquer du peu qui m'est nécessaire pour vivre. » Le Père lui demanda de suspendre encore un peu sa décision, et la congédia, toute dolente.

Sa sœur reprit l'entretien, et comme il n'y avait pas encore eu d'exemple de célibat parmi les Iroquois, à qui cela semblait extraordinaire, ne modifia pas son point de vue. Elle le fit même partager à Anastasie, dont la vertu n'était pas douteuse, et qui joignit ses conseils. Ils ne furent pas mieux reçus. Anastasie annonça son intention d'informer leur directeur de cette mauvaise volonté.

Mais Catherine prit les devants. Elle demanda l'autorisation de prononcer des vœux de virginité, ce qui mettrait fin aux pressions que l'on s'efforçait d'exercer sur elle. Le Père lui permit de faire une retraite de trois jours, pendant lesquels elle redoublerait d'austérité, de prières et de pénitences, et demanderait au Ciel de l'éclairer.

Comme autrefois Tekakwitha, au village des Agniers, Catherine assurait l'humble besogne d'aller puiser à la source l'eau nécessaire à une petite communauté. Comme autrefois, la pureté de l'eau dans son jaillissement du sol enchantait la jeune Indienne. Libre maintenant d'extérioriser ses sentiments, elle s'était construit près de la source un reposoir, où elle faisait à chaque voyage une station. Et sur le chemin, elle avait aussi gravé des croix dans l'écorce des arbres, pour que, dans ses allées et venues, la compagnie divine ne lui fît pas défaut.

Lorsque le Père la revit, avant même l'expiration du délai



convenu, Catherine, transportée et formellement décidée, lui dit : « C'est tout considéré, mon Père. Je n'aurai jamais d'autre époux que Jésus-Christ. »

Anastasie, venue se plaindre au missionnaire de l'obstination de son amie, fut réprimandée pour sa hâte à blâmer ce qui pouvait être une inspiration divine. Elle se rendit bientôt à l'influence qui rayonnait de la petite sainte, faisait fondre les ressentiments, et emportait les convictions.

Pendant la période préparatoire à son vœu, que le Père lui avait imposée, Catherine eut occasion d'aller à Montréal, et elle y prit contact avec les religieuses hospitalières. La vie de ces saintes femmes consacrées à la chasteté et à la charité lui parut en tous points admirable. Son anxiété de mener une existence analogue s'accrut, et elle n'eut de cesse qu'elle fût enfin admise à prononcer son vœu, la première parmi les Indiens.

Ce fut le jour de l'Annonciation de la sainte Vierge; et dès lors Catherine, vivant comme si elle n'avait plus de corps, paraissait vraiment un ange sur la terre.





LE Père Frémin, qui avait charge de la mission, ne pouvait suivre dans le détail les faits et gestes de ses nouveaux, mais fervents chrétiens. Ceux-ci prenaient les initiatives que leur bonne volonté leur suggérait. Elles étaient souvent naïves, parfois maladroites. L'une des plus touchantes fut celle de Catherine et d'un petit groupe de ses amies, décidant de mener la vie qu'elles avaient vu suivre aux religieuses.

Ensemble, elles se retirèrent dans une cabane isolée, dans une île qu'on appelait l'île aux Hérons. Elles se vêtirent d'un uniforme sévère, se dépouillèrent de leurs dernières parures, et s'imposèrent une règle. En plein hiver, elles se levaient à quatre heures du matin, entendaient deux messes par jour, intercalaient entre leurs communions hebdomadaires de fréquentes communions spirituelles, et sur la neige et sur la glace, quel que fût le froid, marchaient pieds nus.

Une de leurs habitudes fut adoptée par d'autres chrétiens de la mission. Ils se fabriquaient de petits chapelets avec quelques grains de rassade, chaque grain représentant un acte de piété ou de vertu qu'ils devaient accomplir entre le lever et le coucher du soleil. Le soir, ils vérifiaient sur ce chapelet s'ils avaient bien rempli leur journée. Et ne se couchaient pas avant de s'être mis en règle.

Le Père fit abandonner le projet de monastère. Il eût d'ailleurs été fort imprudent à cette époque de laisser quelques femmes sur



l'île aux Hérons, éloignée du village, et située sur le passage des embarcations qui se rendaient à Montréal. Il leur confirma seulement l'autorisation de se livrer à quelques pratiques de piété particulières.

L'une d'elles consistait à dissimuler leurs cheveux, que les Indiens estimaient avec raison l'un des plus beaux attraits féminins. Leurs compagnes, même très pieuses, étaient fières de leurs longues nattes bien graissées, soigneusement liées, et noires comme les ailes de pie. Un teint mat et deux yeux de braise, encadrés d'une lourde chevelure brune, croulant sur des épaules et sur des bras de la couleur du clair de lune, promettaient aux Indiens des bonheurs aigus. Catherine dissimulait ses cheveux.

Si elle ne pouvait assister à la messe, par exemple lorsqu'elle devait accompagner des chasseurs, elle priait son ange gardien de bien vouloir assister à l'office pour elle, et de lui en apporter le fruit. Et elle lui en faisait de grands remerciements, car elle sentait continuellement la présence de son ange gardien, vivait et s'entretenait avec lui comme s'il eût été une personne. De ce besoin d'être protégée, par quoi les femmes touchent bien des cœurs virils, c'est à lui qu'elle faisait hommage. Quelques-uns, la voyant murmurer toute seule, avaient envie de plaisanter. Plus tard, après la mort de Catherine, ils devaient se rappeler ces ébauches de moquerie, et les regretter amèrement. Certains en firent pénitence.

Entre les chasses et la culture des champs, et outre les corvées d'eau, Catherine et ses compagnes s'employaient à tresser des colliers ouvragés de poil d'orignal, dont les usages pour les Indiens étaient multiples. Ces colliers et les peaux de castor servaient en quelque sorte de monnaie. Fort adroite de ses mains, Catherine excellait à ces travaux, et elle s'accompagnait, en les faisant, de cantiques. Ils enchantèrent ses compagnes, et stimulaient leur zèle. D'autres fois, les travailleuses racontaient, chacune à son tour, des vies de saints.

Mais d'autres austérités de la jeune fille étaient excessives, et le Père Frémin dut s'efforcer de les prévenir quand un incident lui en



donna connaissance. Catherine et une de ses amies portaient une grosse charge de bois. La petite sainte, victime de sa mauvaise vue, tomba. Les pointes d'une discipline de fer qu'elle portait lui entrèrent profondément dans la chair, et elle ne put réprimer un cri de douleur. Elle essaya ensuite d'en rire, mais sa compagne avait compris.

On découvrit alors à quelles mortifications Catherine avait recours. Elle voulait expier ses erreurs passées, et les fautes et les crimes journallement commis par les Iroquois païens. Une autre dévote partageait cette intention. Toutes deux se retiraient dans une cabane abandonnée, et s'infligeaient des coups de fouet.

Catherine s'agenouillait la première. Elle n'était pas bien grosse ni bien forte, et c'était une pauvre petite chose que Catherine à genoux. Elle récitait son chapelet. Après chaque prière, sa compagne s'armait des verges. Le coup sifflait et s'abattait sur les maigres épaules. Il y venait de longues traces rouges; et l'enfant remerciait : « Mon Dieu, déchargez sur moi votre colère. » Au troisième coup, le sang giclait. Malgré la volonté de Catherine, les faibles épaules se voulaient. Elle serrait les dents et remerciait : « Notre-Seigneur, qui avez été cloué sur la croix pour nos péchés, déchargez sur moi votre colère ! » Pour qu'elle ne s'évanouisse pas, il fallait faire une pause, espacer les coups. On les remettait après chaque dizaine. Les épaules, le dos frêle aux omoplates saillantes, étaient écorchés et sanglants. Mais il semblait que, comme pour sainte Catherine sa patronne, les anges prissent soin de panser ses plaies, et la jeune fille reprenait ensuite les corvées d'eau et de bois.

Elle se rappelait aussi avec désespoir les supplices infligés par ses parents aux martyrs chrétiens, que l'on brûlait avec des charbons ardents. Elle voulut expier par le feu le mal qui avait été fait par le feu. Elle se brûlait les jambes, et se blessait atrocement. Comme on l'avait fait jadis aux suppliciés, elle s'imposa de supporter aux pieds un tison entre le gros orteil et les autres doigts, tout le temps d'un



« Ave Maria », et de regarder le charbon brûlant accomplir son œuvre. La douleur la perça jusqu'au vif. Il lui sembla que son cœur s'arrêtait de battre. Elle fut sur le point de défaillir. Une seconde, elle suspendit sa prière et ferma les yeux. Puis elle rassembla ses forces, et dans un souffle termina : « Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort... » Elle vit qu'elle avait au pied un grand trou purulent et douloureux. Notre-Seigneur avait tellement plus souffert sur la croix : elle lui demanda pardon de sa seconde de défaillance.





'HÉROIQUE et sublime destin de la petite vierge iroquoise n'eût sans doute pas été complet si, aux pénitences physiques qu'elle s'infligeait, ne se fussent ajoutées des épreuves morales. La plus pénible fut celle-ci :

Un Indien, marié et d'ailleurs irréprochable, rentrant un soir de la chasse recru de fatigue, se jeta sur la première couche venue et s'y endormit. Le lendemain matin, on s'aperçut qu'il était à proximité de Catherine, et sa femme en conçut un injuste soupçon. Elle ne dit rien, pourtant. Mais voici que l'homme, devant repartir à la chasse, pria Catherine aux doigts agiles de bien vouloir faire quelques rapides coutures de poil d'original à son canot. La femme jalouse, stimulée peut-être par les insinuations de quelques médisantes, vit dans cette prière la confirmation de ses soupçons.

Une immédiate et franche explication eût dissipé ses craintes. Au lieu de la rechercher, elle se plaignit au Père, dès le départ de son mari. De bonne foi, il lui semblait qu'à les décrire les faits prenaient une plus grande consistance; et une sincère indignation faisait trembler sa voix.

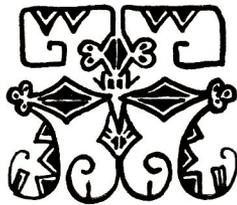
Le Père Frémin savait combien les Indiens sont susceptibles, et prompts au jugement téméraire. Il feignit néanmoins de croire ce rapport, fit venir Tekakwitha, et lui adressa de vifs reproches.

D'autre part, l'Indien mis en cause était reparti à la chasse, et Catherine était moins habile à discuter qu'à prier. L'épouse cour-



roucée eut vite fait de répandre ses accusations. Ce fut pour Catherine la plus douloureuse période de son séjour à la mission, et de toute sa brève et pathétique existence. Elle s'abîma dans la prière; et chaque jour jonchait son lit d'épines ramassées dans la forêt.

L'aura qui émanait d'elle s'insinuait trop bien dans les cœurs de bonne volonté pour qu'on la crût sérieusement et longtemps coupable d'un crime, même commis en pensée et pour la durée d'un éclair. Sa chasteté exemplaire, unique, était trop certaine. Elle devait être, après sa mort, confirmée d'une manière qui tient du miracle. Le même jour, à la même heure, deux personnes qui ne se connaissaient pas, doutaient de la pureté de celle qu'on commençait de considérer une sainte. Toutes deux virent apparaître une image identique de Catherine, vierge élue, auréolée de la gloire céleste.



XIII



LE Père Frémin, appelé en France, fut remplacé pour la durée de son absence par le Père Cholenec. C'est lui qui devait assister les derniers jours de Catherine Tekakwitha.

Étant en parfaite santé, elle eut un pressentiment où l'on peut voir une inspiration divine. Elle entra dans l'église, se dépouilla d'un collier qu'elle portait sous sa robe, offrit à Dieu sa vie s'il lui plaisait de la prendre. Le surlendemain, elle tombait malade, et ses huit jours de maladie furent une extase continuelle.

Trop anémiée pour sortir, elle demanda que le catéchisme fût enseigné aux enfants dans sa cabane. C'était pour elle une façon d'obtenir un enseignement supplémentaire.

Puis on entra dans la semaine sainte. Elle voulut s'imposer la pénitence d'un jeûne absolu. Mais le Père lui dit que ce ne serait qu'un moyen de hâter sa mort. C'est ainsi qu'elle sut que la fin pour elle était proche. Elle en manifesta une grande joie, et fut tout heureuse à l'idée de recevoir une dernière fois le Saint Sacrement.

D'habitude, on portait les malades sur une civière d'écorce dans l'église. Catherine était trop faible pour supporter le déplacement; on fit pour elle une exception. Elle reçut le viatique dans sa cabane.

La petite sainte était si pauvre que, voulant faire honneur au Sacrement, elle dut emprunter une chemise à une amie.



Tout le village s'était rassemblé. Le prêtre fit la confession générale. Ensuite Catherine fit appel à ce qui lui restait de forces, renouvela la donation qu'elle avait faite de son corps à Dieu, et le remercia de toutes les grâces qu'il lui avait accordées depuis sa naissance, et surtout depuis son baptême. Elle le remercia particulièrement de lui avoir conservé l'intégrité du corps qu'elle lui rendait très chaste.

On admit près d'elle les chrétiens qui voulaient recevoir ses exhortations, ou s'inspirer de son exemple, ou se recommander à ses dernières prières. Et ce fut la mission tout entière.

Il y avait d'incessantes allées et venues qui, visiblement, fatiguaient Catherine. Le Père voulut abréger ces entretiens, de peur qu'il fût trop tard pour lui donner l'extrême-onction. Mais Catherine le rassura. Elle dit qu'il restait assez de temps, avec une sûreté qui permet de supposer qu'elle était comme avertie de l'heure de sa mort.

C'était un matin indécis de ce que les Indiens appellent la lune des bourgeons, c'est-à-dire le début du printemps, l'avril.

Catherine avait le visage tourné vers le ciel, et, d'une voix qui n'était plus qu'un souffle, exhortait ses compagnes à persévérer dans la piété et dans les mortifications. Elle leur promettait aussi d'intercéder pour elles dans le ciel.

Une de ses amies se penchait vers sa bouche pour entendre ces ombres de paroles. Le prêtre à genoux récitait les prières des agonisants. D'autres chrétiennes, également à genoux, énuméraient les litanies de la sainte Vierge que Catherine leur avait apprises :

« Mère très pure,
Mère très chaste,
Mère toujours vierge... »

C'était un murmure très suave. Avec lui se répandait une paix merveilleuse.

« Vierge très prudente,
Vierge fidèle... »



Sa respiration diminuait toujours. Mais au fur et à mesure se lisait sur son visage une radieuse détente.

« Arche d'Alliance,
Porte du Ciel... »

Par l'humble fenêtre, un soleil précoce ruissela dans la cabane. A sa lumière, on vit que le visage de Catherine était parfaitement immobile, et rayonnait d'une joie céleste.

— Elle s'endort dit quelqu'un.

— Non pas, fit un assistant, nous avons vu mourir une sainte.

Des témoins nombreux, y compris deux Français de Montréal, vinrent constater l'extraordinaire félicité qu'irradiait la figure de la morte. Le phénomène était si frappant qu'un cercueil fut confectionné qui, recouvrant le corps, permit de contempler jusqu'à l'enterrement son visage. Cela ne s'était jamais fait chez les Indiens.

* * *

La route qui mène de Montréal à New-York et aux grandes villes des États-Unis est continuellement sillonnée d'automobiles. Quelle route symboliserait mieux le vingtième siècle que celle qui relie la plus grande ville du monde à la métropole canadienne, elle-même si fière de sa croissance et de l'avenir qui lui est promis ?

Au bord de cette route, sur le talus même du Saint-Laurent, une haute croix de bois, très simple, attire l'attention des touristes. Elle domine un auvent modeste, qui abrite de la pluie le tombeau de Catherine. Une plaque de marbre porte cette inscription :

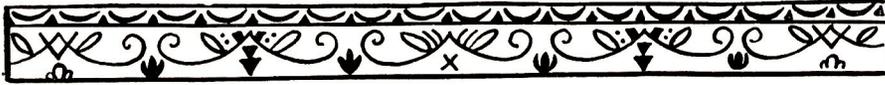
Kateri Tekakwitha

Apr. 17, 1680

Onkweonweke Katsitsiio

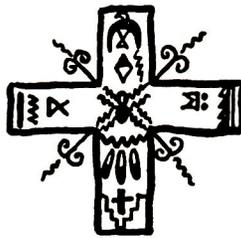
Teotsitsianekaron.

La signification des deux dernières lignes est : « la plus belle fleur épanouie parmi les sauvages ».



Des fleurs des champs comme elle les aimait croissent sur le tombeau de la petite Indienne. Parfois une grande dame de cette Amérique où l'on est si riche, et souvent si malheureux à la fois, arrête son auto et vient cueillir une des fleurettes.

Plusieurs miracles ont été obtenus par l'intercession de Kateri. L'ouverture de son procès de béatification a été promise à Rome. L'on verra sans doute la petite Iroquoise, « le lys des bords du Saint-Laurent », sur les autels de l'Église catholique.



Nihil obstat

Paris, 17 Novembre 1933.

Paul DONCŒUR.

Imprimatur :

Lutetiæ Parisiorum,

die 17^o Novembris 1933.

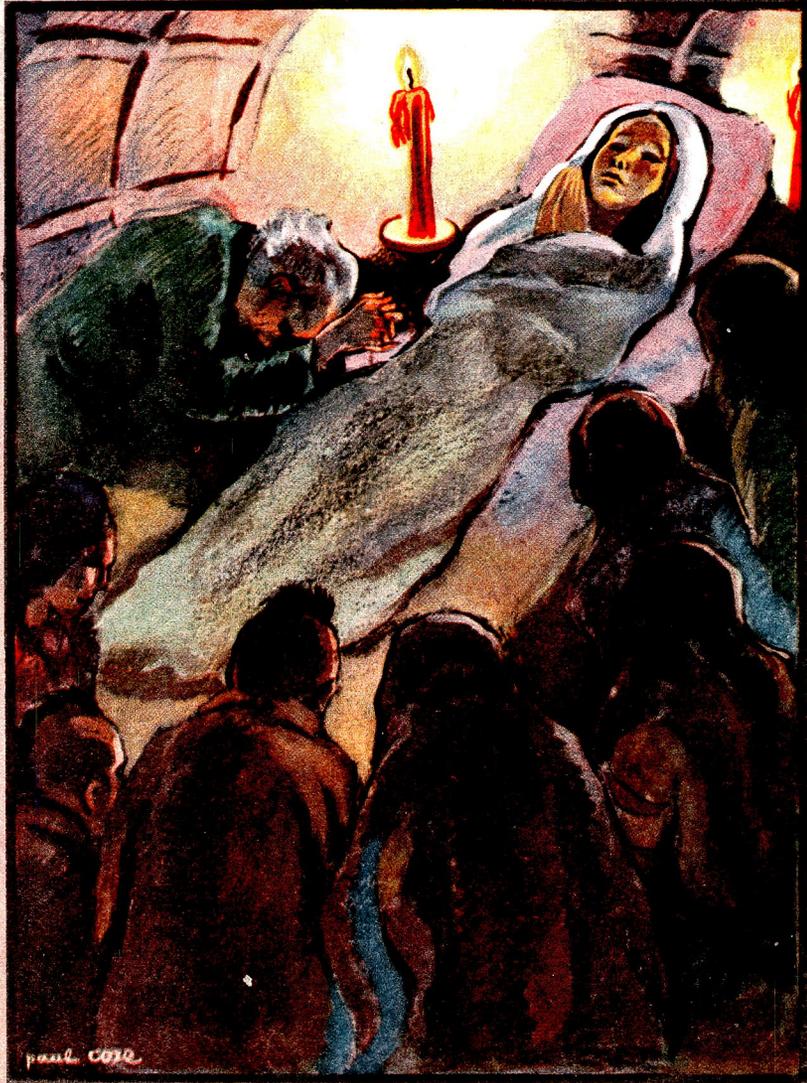
V. DUPIN, v. g.

Achevé d'imprimer

sur les presses de

BOUASSE JEUNE & Co.

le 1^{er} Juin 1934.



Le prêtre à genoux récitait la prière des agonisants.